

Citation style

Festy, Michel: Rezension über: Bruno Bleckmann / Barbara Court / Antonia Pia Knöppges (eds.), Profane Zeitgeschichtsschreibung des ausgehenden 4. und frühen 5. Jahrhunderts, Paderborn: Verlag Ferdinand Schöningh, 2023, in: Plekos. Elektronische Zeitschrift für Rezensionen und Berichte zur Erforschung der Spätantike, 26 (2024), S. 493-498, heruntergeladen über Website



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

Profane Zeitgeschichtsschreibung des ausgehenden 4. und frühen 5. Jahrhunderts. Ediert, übersetzt und kommentiert von Bruno Bleckmann, Barbara Court und Antonia Knöpges. Paderborn: Verlag Ferdinand Schöningh 2023 (Kleine und fragmentarische Historiker der Spätantike D 1–5). XLV, 526 p. € 149.00/\$ 155.00. ISBN: 978-3-506-79292-1.

Ce volume est pour l'essentiel consacré à l'édition critique de l'*Epitome de Caesaribus*, le dernier des quatre 'bréviaires' historiques de la fin du quatrième siècle. Les trois autres, ceux d'Aurelius Victor, d'Eutrope et de Rufius Festus, ont déjà été publiés dans la même collection¹.

L'*Epitome* est encadré par quatre historiens : deux dont on ne dispose d'aucun fragment, Nicomaque Flavien (pp. 1–53) et un Anonyme (pp. 55–69) ; et, à la fin du volume, deux dont des fragments sont connus grâce à Grégoire de Tours, Sulpicius Alexander et Renatus Profuturus Frigeridus (pp. 433–518). Ils ont donné lieu à une publication récente².

Nicomaque Flavien est une figure éminente de l'aristocratie sénatoriale. À l'époque de Théodose, il fut questeur du Palais et préfet du prétoire d'Illyrie, d'Italie et d'Afrique. En 392, il se rallia à Eugène, qui le choisit comme préfet du prétoire et le nomma consul pour 394. Lorsque l'usurpateur fut battu et mis à mort par Théodose les 5–6 septembre 394, il se suicida et sa mémoire fut condamnée. Il ne sera réhabilité qu'en 431 par décision de Valentinien III et de Théodose II. Avant 392, Théodose avait demandé à « son questeur et préfet » de lui dédier ses *Annales*. Leur date dépend donc de la date de ces fonctions. De la surabondante bibliographie sur le sujet ressortent deux chronologies possibles : 382–383 ou 388–390. La minutieuse analyse de Bruno Bleckmann (« Historische Bemerkungen », pp. 3–19) conclut à l'impossibilité de choisir entre les deux possibilités. Les *Annales*, dont il ne reste

1 Dans la bibliographie (p. XV–XLV) des éditions de l'*Epitome*, pp. XX–XXI, il faut ajouter N. Zugravu (éd.): Pseudo-Aurelius Victor, *Epitome de Caesaribus*. *Epitomă despre împărați*. Editio bilinguis. Trad. și considerații lingvistice de M. Paraschiv. Iași 2012 (*Thesaurus classicus* 1). C'est une édition non critique, mais pourvue d'une ample introduction et d'un commentaire approfondi en roumain.

2 L. van Hoof/P. van Nuffelen (éds.): *The Fragmentary Latin Histories of Late Antiquity (AD 300–620)*. Edition, Translation and Commentary. Cambridge 2020.

rien, traitaient certainement de la période contemporaine, mais on ne peut dire quel en était le point de départ.

Les *Annales* sont souvent considérées comme étant la source ou une source de l'*Épitome de Caesaribus*. Ce dernier présente d'incontestables similitudes stylistiques et linguistiques avec des textes attribués à Nicomaque, en particulier dans le *Code Théodosien*, mais cela ne permet pas d'aboutir à une réponse certaine. Des *testimonia* commentés concluent cette étude exemplaire (Bruno Bleckmann/Barbara Court, pp. 35–53).

L'Anonyme qui suit est un orateur et historien destinataire d'une lettre de Symmaque (9,110). Il est à coup sûr membre de la classe sénatoriale. Mais aucune des nombreuses hypothèses d'identification n'emporte la conviction. Quant à son œuvre historique, elle traitait probablement de la période contemporaine. L'édition critique de la lettre de Symmaque (Bruno Bleckmann, pp. 62–63) est suivie d'un commentaire (Barbara Court, pp. 65–69).

L'*Épitome de Caesaribus*, seule œuvre complète de cet ouvrage, est un opuscule anonyme de 48 chapitres traitant de la biographie des empereurs d'Auguste à Théodose. Traditionnellement, on place sa rédaction entre 395 et 408. Mais en 2021, Justin A. Stover et George Woudhuysen, constatant que des développements des *Romana* de Jordanes relatifs à Valens et Théodose étaient également présents dans l'*Épitome*, en concluaient que ce dernier empruntait son texte à Jordanes et ne pouvait de ce fait dater que de la seconde moitié du sixième siècle au plus tôt³. Antonia Knöppges rejette cette thèse de façon approfondie et, à notre avis, très convaincante (« Historische Bemerkungen », pp. 73–96). Elle fait valoir en particulier que l'absence totale de référence au christianisme et le panégyrique final de Théodose montrent que l'*Épitome* ne peut dater que de la fin du quatrième ou du début du cinquième siècle. Mais, au moment où était préparée l'édition dont nous rendons compte, elle ne pouvait connaître le dernier ouvrage de Stover et Woudhuysen, paru presque simultanément. Les deux auteurs modifient sensiblement leur première thèse en soutenant désormais que l'*Épitome* serait l'œuvre de Paul Diacre (fin du huitième siècle)⁴. Bien entendu, les objections de Knöppges restent entièrement valables. On peut se demander en outre com-

3 J. A. Stover/G. Woudhuysen: Jordanes and the Date of the *Épitome de Caesaribus*. In: *Histos* 15, 2021, pp. 150–188.

4 J. A. Stover/G. Woudhuysen: The Lost History of Sextus Aurelius Victor. Edinburgh 2023 (Edinburgh Studies in Later Latin Literature), pp. 154–168 et 413.

ment Paul Diacre aurait pu à la fois être l'auteur de l'*Épitome*, œuvre foncièrement païenne et portant sur une période éloignée, et d'une *Historia Romana* des origines de Rome à Justinien, fondée sur des sources aussi bien païennes que chrétiennes, où des extraits de l'*Épitome* n'occupent qu'une place réduite.

La question des sources de l'*Épitome* est particulièrement ardue. L'auteur copie servilement ses sources, qui varient selon cinq périodes : 1–11 Auguste – Domitien ; 12–23 Nerva – Élagabal ; 24–38 Sévère Alexandre – Carin ; 39–47 Dioclétien – Gratien ; 48 Théodose. Pour chacune de ces périodes ont été utilisées des sources perdues, les seules parvenues jusqu'à nous étant les récits d'Aurelius Victor et d'Eutrope. La première d'entre elles montre une large dépendance à l'égard d'Aurelius Victor avec un arrière-plan suétonien. De Nerva à Carin, Eutrope est largement utilisé, mais on constate aussi l'existence de nombreux emprunts à une source qui est également présente dans l'*Histoire Auguste* et qui pourrait être l'œuvre de Marius Maximus. La question des sources pour le quatrième siècle est de loin la plus difficile à éclaircir. On y relève, en dehors du recours aux deux 'bréviaires' déjà cités, des parallèles avec Ammien Marcellin et surtout avec Zosime et la tradition historiographique byzantine. Le chapitre final sur Théodose (pp. 89–90) y ajoute d'importants développements panégyriques. Knöpges estime, dans sa très fine analyse, que les sources perdues, telles que Marius Maximus ou Nicomaque Flavien, doivent rester dans le domaine des hypothèses. Selon elle, l'auteur serait un Italien du Nord, proche de la Cour de Milan, qui aurait dédié une sorte de « Miroir des princes » (p. 91) au jeune Honorius.

Pour l'édition du texte, Barbara Court s'est appuyée sur deux éditions, celle de Franz Pichlmayr (avec Aurelius Victor), pourtant bien dépassée aujourd'hui, et celle que nous avons nous-même publiée en 1999, et qui est la première à tenir compte de la riche tradition indirecte du texte⁵. Elle utilise largement notre appareil critique, mais a aussi consulté la plupart des manuscrits. Les sigles en minuscules latines et grecques que nous avons utilisés pour les manuscrits ont été remplacés de façon limpide par les majuscules

5 F. Pichlmayr (éd.): *Sexti Aurelii Victoris Liber de Caesaribus. Praecedunt Origo gentis Romanae et liber de viris illustribus urbis Romae, subsequitur Epitome de Caesaribus*. Leipzig 1911 (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana) ; M. Festy (éd.): *Pseudo-Aurélius Victor, Abrégé des Césars. Texte établi et traduit*. Paris 1999 (Collection des Universités de France. Série latine – Collection Budé 353).

latines correspondantes : ainsi B/ β ou H/h⁶. Les traditions indirectes, la française (Fréculf de Lisieux, Sedulius Scottus) et l'italienne (Paul Diacre, Landolfus Sagax) sont citées sous forme de noms abrégés (ainsi Land.) et judicieusement énumérées entre le texte (Barbara Court/Mejra Reichert-Lindermann, pp. 144–227) et l'apparat critique (Barbara Court/Antonia Knöpges, pp. 229–432) avec les références précises aux éditions critiques disponibles. La version en latin vulgaire reçoit le sigle λ ($\tau\upsilon$ dans notre édition) et ses leçons figurent dans l'apparat critique.

À propos de l'établissement du texte, nous avons quelques remarques à faire⁷. C'est à juste titre qu'ont été rétablis en caractères latins les mots grecs que l'on imprimait traditionnellement en caractères grecs, la seule exception étant en 13,10 *καλος* (= *καλῶς*). Court a eu aussi raison de revenir au texte des manuscrits pour les noms propres qui sont souvent estropiés (11,10 *Norbanum Lappium* ; 30,1 *Virius*). Pourquoi alors, en 16,12, corriger *Bendobonam* inutilement et inexactement en *Vendobonam* ?

Contrairement à l'éditrice, nous persistons à penser que les manuscrits *B* et *I* forment un groupe à part, intermédiaire entre la tradition indirecte italienne et le reste des manuscrits. L'apparat critique montre que *BI* ou *BI* Land. s'opposent fréquemment aux autres manuscrits. Le meilleur exemple se trouve en 41,2 : *uice obsidis* Land. *obsidis BI obses cett. codd.* C'est pourquoi, en 16,14, le texte de *BI* Land., *pari sensu*, nous paraît bien préférable à celui des autres manuscrits, *pari consensu*, qui n'est qu'une banalisation.

En 14,2, à propos des goûts artistiques d'Hadrien, on lit : *pictor fictorque ex aere uel marmore proxime Polycleus et Euphranoras*. Mais *Euphranoras* est-il un nominatif singulier incorrect (on attendrait *Euphranor*) ou un accusatif pluriel ? Dans ce dernier cas, il faudrait lire *Polycletos*, ce qu'ont fait toutes les éditions anciennes depuis Egnatius en 1516 (en non pas depuis Schott en 1579, comme il est écrit dans l'apparat critique), et nous les avons suivies. Un minimum d'explication aurait été bienvenu dans le commentaire. En 43,7, il est dit de Julien : *cultus numinum nimis superstitiosus*. Tel est du moins le texte de Land., confirmé par la version en latin vulgaire et adopté dans notre édition.

6 Le manuscrit fragmentaire Paris. lat. 4955 (E/ε) doit être désormais complété par le Paris. lat. 12268, jamais signalé jusqu'à présent à notre connaissance. Il fournit le texte de 1,1 à 10,3, mais avec quelques manques ; de 10,3 à 12,8 ne subsistent que des bouts de lignes.

7 Pour les cas cités, voir l'apparat critique.

Mais *nimis* est absent de tous les manuscrits de la tradition directe et écarté par Court qui y voit à juste titre une redondance. Mais la même redondance, toujours à propos de Julien, se retrouve dans un contexte très proche, chez Eutrope 10,16,3 : *nimius religionis Christianae insectator*. On est en droit de penser que *nimis* a été éliminé par un scribe en raison de sa ressemblance avec *numinum* qui le précède.

D'autres exemples pourraient être ajoutés mais ils ne seraient pas nombreux. Les divergences entre les deux éditions sont en effet réduites grâce en particulier aux apports de la tradition indirecte, ce qui les distingue profondément de toutes les éditions antérieures, ainsi qu'à un faible recours aux conjectures.

Le commentaire, très étendu, est beaucoup plus concentré sur les chapitres 24–48 que sur ceux qui précèdent. Une grande attention est accordée aux questions de langue et style et ainsi qu'au problème des sources, ce qui d'ailleurs était déjà le cas dans l'introduction (Antonia Knöpges : « Historische Bemerkungen », pp. 73–96 ; Barbara Court : « Bemerkungen zum Text », pp. 96–140). L'analyse historique, très développée sauf au début, est très précise sur les points essentiels. Il faut signaler à cet égard une découverte assez récente et d'une certaine importance. En 34,2, on apprend que Gallien mourant aurait chargé un certain Gallonius Basilius de transmettre les insignes impériaux au nouvel empereur Claude II. Cet épisode a été souvent considéré comme fictif jusqu'à la publication d'un milliaire de Sardaigne (AE 2004, 673) qui révèle l'existence d'une deuxième épouse de Valérien, l'impératrice Cornelia Gallonia dont Gallonius Basilius était sûrement un parent.

Sulpicius Alexander et Renatus Profuturus Frigeridus ne sont connus que grâce à Grégoire de Tours qui donne des extraits de leurs œuvres dans le livre 2 de ses *Historiae*. De ces deux historiens, on ne sait rien. Ils ont en commun d'utiliser une langue très classique.

Les fragments de Sulpicius Alexander sont tirés des livres 3 et 4 de son *Historia* et traitent d'événements des années 388–393. Il est donc possible que le point de départ de son œuvre soit l'avènement de Théodose en 379. Bien que les extraits choisis par Grégoire soient centrés sur la Gaule, l'historien s'intéressait à tout l'Empire comme Ammien Marcellin avant lui. Les *Historiae* de Renatus Profuturus Frigeridus couvraient sans doute les règnes d'Honorius et de Valentinien III. Les fragments conservés concernent la période 406–410 à 425, mais il est possible que le récit ait été poursuivi jusqu'à 455 au moins en raison de la glorification du rôle d'Aetius dans sa tentative de

préserver l'Empire confronté aux périls qui s'accumulent. Les introductions aux deux auteurs, dues à Bleckmann (« Historische Bemerkungen », pp. 435–441) et Court (« Bemerkungen zum Text », pp. 441–457), traitent aussi longuement de leur langue et de leur orthographe. Les éditions critiques des fragments établies avec un soin tout particulier (Barbara Court/Bruno Bleckmann, pp. 460–469 ; pp. 494–501) sont suivies de commentaires (pp. 471–492 ; pp. 503–518).

Un Index nominum (pp. 519–526) clôt cet ouvrage très réussi et de haute qualité, dont notre compte rendu ne reflète qu'imparfaitement la richesse et la finesse d'analyse, spécialement dans les introductions, comme c'est le cas pour les autres volumes de la collection.

Michel Festy, Rennes
Docteur ès-lettres
mfesty@wanadoo.fr

www.plekos.de

Empfohlene Zitierweise

Michel Festy: Rezension zu: Profane Zeitgeschichtsschreibung des ausgehenden 4. und frühen 5. Jahrhunderts. Ediert, übersetzt und kommentiert von Bruno Bleckmann, Barbara Court und Antonia Knöpges. Paderborn: Verlag Ferdinand Schöningh 2023 (Kleine und fragmentarische Historiker der Spätantike D 1–5). In: Plekos 26, 2024, S. 493–498 (URL: https://www.plekos.uni-muenchen.de/2024/r-profane_zeitgeschichtsschreibung.pdf).

Lizenz: Creative Commons BY-NC-ND
